

LA PEUR DE L'AUTRE

"Tous, nous sommes infirmes - et certaines infirmités sont physiques, d'autres mentales, d'autres encore se situent sur le plan des émotions. Il nous faut donc nous efforcer de créer, de concert, le monde nouveau. Nous ne devons plus nous abandonner à la destruction, la haine, la colère, mais construire dans l'espoir, la joie, la célébration".

*Yvan Illich : "Libérer l'avenir"
ed. du Seuil, coll. Points, ed. 1971, p. 14*

1

Tant il y a de manières d'être dans la peur qu'à la fin nous croyons nous en être départis et tant il y a de manières de nous en départir qu'à la fin nous croyons l'avoir évacuée. Ainsi en est-il de nos peurs de l'altérité de nous-même et de celle d'autrui : elles reviennent au galop la même où nous croyons nous en être affranchis.

Des modes culturels peuvent nous faire croire et penser que devenir adulte c'est ne plus avoir peur. A tel point que la peur, lorsqu'elle est là, n'est pas reconnue comme peur : elle est devenue non perceptible, elle a été évacuée de nos sensations, de nos images et de nos représentations. Ainsi nous tenons-nous le plus longtemps possible hors d'atteinte. Ainsi croyons-nous bien faire. Ainsi nous croyons-nous bons ou courageux. Tant que nous cri sommes là, pourtant, nous ne sommes guère que de "belles âmes". Parler de la peut- sans la traverser, faire comme si de rien n'était, c'est ne pas prendre au sérieux ni la peur ni la vie.

2

Oui, j'ai peur. Je ne veux pas en rester là, mais d'abord, j'ai peur. J'ai peur de ton handicap parce que j'ai peur du mien. J'ai peur d'être un jour aussi handicapé que toi, avec un handicap équivalent au tien, pire que le tien, et j'ai une trouille bleue d'être aujourd'hui même dans un handicap que toi tu verrais en moi et que je ne verrais pas moi-même.

Or, je sens bien que la reconnaissance de toi passe par la reconnaissance de ton handicap et que celle-ci passe par celle du mien. Et je sens bien aussi que si je n'ai plus peur de reconnaître ma peur, j'ai néanmoins peur. Et je sens bien encore que pour avancer dans ta reconnaissance et dans la mienne, il va me falloir avancer hors de ma peur. Mais que se passe-t-il donc hors de ma peur ? C'est là où je m'aperçois que J'ai peur de ne plus avoir peur, tant ma peur m'est devenue familière. Combien de gens préfèrent-ils ainsi la familiarité de leur peur à l'aventure hors de leur peur ? Beaucoup, je le crains, moi compris, hélas

3

Il n'est pas facile de se sortir de la peur de ce qui ne nous est pas coutumier : "Il faut beaucoup de misère pour avoir cœur " a écrit Paul Baudiquey. Le courage, "avoir cœur". ce n'est pas le pas avoir peur, c'est l'affronter, la traverser, en "sortir" sans l'avoir gommée. Affronter la peur de l'altérité, qu'il s'agisse de la mienne ou de la tienne, c'est partir en voyage, en moi, en toi, c'est faire la traversée de la relation que nous instaurons avec qui, chacun, nous sommes. Si j'ai peur de l'autre de moi-même que tu révéles et que j'ignorais, ce n'est pas pour rester figé à ma stupeur, c'est au contraire être invité à m'en décoller pour chercher qui est cet autre moi-même que tu déniches là.

Si J'ai peur de l'autre en tant que tel, parce qu'il est autre, parce que je ne m'y reconnais pas, ou parce que je suis dérouté, désorienté, dérangé par son altérité, j'ai travail à faire pour aller rencontrer, si du moins je désire la rencontre. Car, après tout, pourquoi y aurait-il obligation de rencontrer ? Je puis très bien ne pas désirer rencontrer qui "ne me dit rien". J'ai autre chose à faire, je n'ai pas de temps à perdre, je ne suis pas spécialiste de ceci ou de cela qui semble le concerner, etc. Mais, si l'on n'y veille, c'est ainsi que l'on finit par se fermer...

Pour qu'une relation humaine soit Juste, il y faut ni du trop peu, ni du trop, et 'un rien", comme on dit, peut faire qu'il y ait du trop ou du trop peu à tel ou tel moment. Ainsi en est-il de l'attitude par rapport à l'autre en tant qu'autre : tu m'indiffères un peu trop et je finis par te manquer de respect... à moins que je n'aie commencé par là ! Tu m'es un peu trop semblable et je finis par ne plus te voir... à moins que là aussi je n'aie commencé par là ! Une relation n'est juste que lorsque chacun est à sa place, à la fois en lui-même et par rapport à l'autre. Et cela prend du temps, parfois beaucoup de temps, quand ce n'est pas toute une vie...

4

La peur de l'autre commence souvent avec une fausse image, de soi, de l'autre, de la relation. Ce qui hante l'imaginaire du puissant c'est la peur de l'impuissance, du dénuement, de la dépendance, c'est la peur de la perte d'honneur, de prestige. Il n'est guère étonnant sous cet aspect que les attitudes et les conceptions racistes se multiplient en période de crise sociale : non seulement il y a repli sur les "tribus" respectives, qui rassurent par leur familiarité ou leur proximité, mais il y a une lutte pour la vie, "struggle for life", engendrant de l'exclusion du non semblable et faisant croire à l'existence de "bouches inutiles". C'est là où se met en place un pseudo-droit à l'humanité de quelques-uns à l'exception de tous les autres, là où tous les hommes sont égaux à condition qu'il y en ait qui soient plus égaux que les autres. Ainsi se fabriquent les racismes, ainsi se pourvoient les élitismes, ainsi se mettent en place les conceptions des "hommes supérieurs" décrétant les

classements entre les "vrais hommes" et ceux qui ne le seraient pas, ceux qui seraient pourvus d'humanité et ceux (lui ci) seraient dépourvus. On sait combien d'horreurs, de tueries et de massacres cette « fabrique » des "vrais hommes", quels qu'en aient été et quels qu'en soient les nominations et les cadres de référence, a engendré dans l'histoire. On sait aussi que cette "fabrique" a lieu hélas sous toutes les latitudes et depuis l'aube des temps : la peur de n'être rien engendre le désir d'être tout, à moins que ce ne soit le désir d'être tout qui engendre la peur de n'être rien au point qu'il y a invention de "moins que rien" pour s'assurer que l'on est "plus que tout". De l'une à l'autre peur, ou d'un désir à l'autre, le résultat est le même : l'atroce marché de la mort programmée, de la destruction organisée, du massacre consenti et légalisé.

Je ne vois guère comment se sortir de là" sans refuser énergiquement les idéologies de destruction et faire appel non moins énergiquement à une anthropologie de construction où la personne humaine occupe la seule place qui puisse lui être conférée : la première.

5

La personne est un constant travail. Nous ne sommes pas là sur le registre d'une statique mais d'une dynamique. Mais nous sommes par contre bel et bien en présence d'un état, d'un instrument de mesure à partir d'où aucun homme ne peut être supérieur à un autre. Une personne handicapée est une personne au même titre qu'une personne non handicapée, un malade est une personne au même titre qu'un bien portant, un chômeur est une personne au même titre qu'un salarié, un S.D.F. est une personne au même titre qu'un Président de la République, un enfant est une personne au même titre qu'un adolescent, une femme est une personne au même titre qu'un homme, un noir est une personne au même titre qu'un blanc, etc. Nous pourrions ainsi décliner tout ce qui a pu faire considérer quelqu'un en termes d'infériorité dans son humanité de par sa situation physique, mentale, affective, sociale, sexuelle, raciale, quels que soient les âges, les temps et les lieux.

Une anthropologie où la personne est centrale commence simultanément par un cri de souffrance aiguë de ce que les hommes font de leur humanité et par une célébration de cette humanité. Ce cri, élaboré, se transforme en critique universelle de la destruction universelle. Cette célébration, mise en place, inaugure dès aujourd'hui ce que demain l'humanité peut être c'est-à-dire elle-même dans son travail de construction d'elle-même.

L'altérité dans ces conditions est l'inverse d'une menace : elle est la condition même de l'humanité. L'autre n'est ni le même ni l'adversaire, il est l'autre, le non pareil, et ainsi, précisément, mon semblable. L'égalité humaine est dans cette réciprocité des non pareils. Nous sommes dans une anthropologie où les relations d'égalité peuvent être entendues dans le respect de chacun.

6

C'est là précisément où se pose à la fois la question de l'égalité humaine et de l'altérité : être égal à toi n'est pas me rendre conforme à toi, n'est pas te ressembler, t'imiter ou vouloir ce que tu as. Être égal à toi est réaliser au mieux mes capacités, te les faire partager, et accueillir les tiennes. L'égalité humaine, si elle se veut humaine, est de l'ordre de la réciprocité en humanité. Mais si, pour être semblables et égaux, cela suppose de n'être pas pareils, comment penser cette égalité ? Des égaux non pareils, ne seraient-ce pas des frères et des sœurs ?

Or, dans l'histoire de la culture occidentale, notamment dans l'histoire française, deux courants de pensée s'entrecroisent, luttent entre eux, mais aussi s'appellent et se fécondent : l'un, rationaliste, se polarise sur le droit, le contrat, la raison pour penser l'égalité ; l'autre, -comment le nommer ? franciscain ?- se polarise sur le désir de communion, la sollicitude et l'amour pour penser la fraternité. L'un souvent oublie l'autre et inversement. Chacun a ses croyances et ses avantages, chacun a ses dogmes et ses dangers. Mais tout le monde sent bien qu'un contrat sans amour risque d'être une manipulation dans une association d'intérêts, qu'une fraternité sans règle risque d'être un pugilat de rancœurs et de haines et qu'il n'y a pas pire que des frères ennemis. Une égalité sans fraternité peut mener aux goulags, une fraternité sans égalité peut mener à Caïn et Abel. Il s'agit donc d'articuler une égalité fraternelle et une fraternité ayant ses régulations. Si cela ne peut avoir lieu qu'en faisant appel à une anthropologie de la réciprocité, cela conduit à une éducation de la personne, de la relation et de la communauté où l'altérité est elle-même éduquée en tant que telle.

7

Eduquer à l'altérité suppose un dégagement, une séparation, voire un décollement, hors du même, du fusionnel, de la projection identitaire. Pour qu'il y ait de l'autre qui ne soit pas confondu avec soi-même, ou pour que soi-même soit non pareil tout en étant "Comme un autre", il faut une fonction tierce qui soit un Autre ou comme un Autre. Il ne s'agit pas seulement d'élaborer de la sensation ou de la représentation de la différence ou du différent, il ne s'agit donc pas seulement de prendre de la distance pour apercevoir, percevoir ou voir. Il s'agit d'effectuer de la séparation, de faire prendre forme et contenance en dehors du même, d'opérer une délimitation, d'œuvrer à la singularité d'un être. En fin de compte, éduquer à l'altérité c'est autoriser chacun à être soi-même, à habiter le propre de soi. Non pour "se singulariser", mais pour vivre sa singularité. Non pour s'isoler, mais pour vivre en solidarité sa solitude. Non pour se clore sur soi mais pour s'ouvrir à partir de soi. Il s'agit au fond d'inverser la peur, plus exactement d'inverser l'énergie qui se bloque dans la peur de l'autre en énergie qui rayonne à partir de soi vers l'autre et qui accueille en même temps la sienne.

Gérard LUROL